

MA MÈRE FUT LA PREMIÈRE VICTIME DE CETTE ANALYSE

« Au fil de l'analyse, je m'apprenais à avoir enfin confiance en un être humain et je désirais apprendre, comme il me conduisait à le faire, à croire en l'autre, c'est-à-dire en lui. Pour accéder à ma confiance, je fus affectivement manipulée jusqu'à devenir gravement dépendante de lui. Moins d'un an après, je pensais à lui tous les jours. Non, je n'étais pas amoureuse, mais il était omniprésent dans ma vie. Je l'aimais certes, probablement comme un enfant peut aimer ses parents, leur offrir sa pleine confiance, alors que j'avais été adroitement manipulée dans ce but. » (1)

Paris, mars 2005

« Avant d'offrir mon témoignage concernant une thérapie abusive, dans sa forme, j'aimerais insister sur cette triste évidence que j'eus une enfance triste. Cette entrée dans la vie fut pour moi un mauvais patrimoine dont je paie encore aujourd'hui, les conséquences.

A l'âge de 20 ans, je fis une grave tentative de suicide qui me valut un coma de plusieurs jours. Mes parents me mirent d'office dans un service de neuropsychiatrie où je connus l'enfer des médicaments et leurs effets secondaires.

Lorsque je vins vivre à Paris, où je pus me lancer dans la vie artistique, les choses s'arrangèrent et j'entrai dans l'âge adulte. Mais des événements accablants, qui commencèrent avec le déménagement de ma mère dans ma région, provoquèrent des flashes de souvenirs douloureux.

En 2000, suite à mes recherches, je trouvai un site sur la N.D.E (Near death expérience), ouvert aux témoignages des expérimentateurs de ces phénomènes. Comme libérée, j'eus ainsi l'occasion de témoigner de mon expérience vécue durant ma tentative de suicide. Décrire cette expérience me fut à la fois salutaire et destructeur, car, en la décrivant, ce fut tout le décorum familial qui réapparut avec son cortège de misères et de haines. J'avais été cruellement seule durant cette période entre la vie et la mort. Tous ces flashes, ainsi que la proximité de ma mère qui me rappelait le passé, m'alarmèrent. Peu à peu je perdis confiance en mes possibilités d'artiste et mes amis ou relations me quittèrent. La chute s'accrut lorsque, devenue alcool-dépendante je me mis à souffrir de divers problèmes somatiques.

J'aspirais vraiment à m'en sortir. Je fis part de mon désarroi à un médecin reconnu pour ses écrits et recherches sur la NDE, à qui j'avais confié mon témoignage. Il me conseilla alors de consulter un "écoutant", c'est-à-dire une personne apte à comprendre ma douleur et ce type d'expérience qu'est la "N.D.E". Il m'envoya donc une liste de trois thérapeutes. Ce fut donc sans méfiance que je me présentai chez l'un d'eux.

J'avais volontairement choisi un homme analyste afin de réparer l'image d'un « mauvais père ». Ce psychanalyste avait fait des études de psychologie. Il se disait « analyste dissident ». Il critiquait ses confrères du milieu officiel et malheureusement, je tolérai son attitude car, après ma tentative de suicide, j'avais été ouvertement escroquée par un psychiatre bien établi.

Ce psychanalyste avait acquis au cours de ses voyages en Afrique et au Pérou, des expériences et méthodes chamaniques qui l'influençaient dans sa thérapie. Ses bases étaient bien sur les références fondamentales telles que Freud, Jung, Lacan, Ferenczi, mais aussi et surtout Winnicott.

« Aujourd'hui, en me souvenant de ce jour maudit, je suis totalement effondrée. »

De ma première séance, je me souviens comme si c'était hier. En cherchant l'adresse sur le plan, j'avais noté qu'il y avait à proximité un magasin de beaux-arts. Je m'étais alors dit que lorsque je sortirais des séances, j'irais y faire un tour pour m'acheter des fournitures ... Or jamais pendant ces trois ans, je ne mis les pieds dans ce magasin que j'aimais, car je sortais toujours des séances dans un état déplorable. Revenir chez moi, m'enfermer, me reposer étaient

alors mes seules préoccupations vitales.

Avant ma première séance, si je demeurais désespérée, la vie était encore en moi et je m'assis dans un bar où j'eus une conversation sympathique avec deux inconnus. Je pris même le temps d'écrire une carte postale à un copain cinéaste en Italie ... A cette époque, je communiquais encore avec l'extérieur. J'étais détendue malgré mes soucis. J'éprouvais encore ces états agréables appelés "altérations de conscience" que j'aimais travailler. Etant artiste dans la vie, ces états de beauté visuelle m'aidaient beaucoup. Il était aussi évident que l'espoir renaissait de ma décision de faire une analyse ... Aujourd'hui, en me souvenant de ce jour maudit, je suis totalement effondrée.

Cette première séance fut une présentation brève de mes problèmes devant un analyste qui m'apparut alors petit et effacé. Mais par la suite ce dernier devint étrangement plus assuré. Tout au début, je ne venais qu'une fois par semaine, chaque séance durant une heure. L'attitude de l'analyste était protectrice, apaisante, enveloppante et maternelle ... Je pris progressivement goût à cet accueil aimable et doux. Peu à peu, comparé au cocon bienveillant de l'analyse, le monde extérieur me blessa.

Plus tard, il me dit que je lui étais apparue comme une « zombie ». C'était son mot. Son travail, selon lui, consistait à me « réanimer » (sic). Pour ma part, je ne m'estimais pas « zombie » ... j'étais une personne sensible mais introvertie et secrète. Peut-être que cet aspect extérieur de ma personne l'amena à ce diagnostic stupide. Mais je lui faisais confiance et je me disais qu'il était plus perspicace que moi pour me voir telle que j'étais. Ce fut une grave erreur.

Au fil de l'analyse, je m'apprenais à avoir enfin confiance en un être humain et je désirais apprendre, comme il me conduisait à le faire, à croire en l'autre, c'est-à-dire en lui. Pour accéder à ma confiance, je fus affectivement manipulée jusqu'à devenir gravement dépendante de lui. Moins d'un an après, je pensais à lui tous les jours. Non, je n'étais pas amoureuse, mais il était omniprésent dans ma vie. Je l'aimais certes, probablement comme un enfant peut aimer ses parents, leur offrir sa pleine confiance, alors que j'avais été adroitement manipulée dans ce but.

« Vivre harmonieusement la dépendance »

Ce « thérapeute » était devenu mon salut, mon radeau dans un océan déchaîné de haine. Il était un "visage d'amour" qu'il savait d'ailleurs adroitement travailler ; il était comme le régulateur de mon chaos. Personne d'autre ne pouvait m'aider mieux que lui. J'étais envoûtée. Il me disait "m'aimer" et apprenait à me faire dire: "J'aime" et non pas "J'aime bien". Aujourd'hui, et vu de loin, ces petits apprentissages ne me paraissent plus thérapeutiques et j'estime avoir eu plutôt affaire à un "idéologue sectaire" plus préoccupé à changer la vie, le monde que de se préoccuper de la santé individuelle de ses clients.

Il ne m'a pas respectée dans mes aspirations mais m'a plutôt étouffée et épuisée. Son pouvoir sur moi était immense. Il me disait que « vivre harmonieusement la dépendance » était mon issue thérapeutique, que vivre mal maintenant m'assurait de vivre mieux plus tard. Il m'affirmait que je n'avais jamais osé vivre la dépendance. Je croyais en lui, malgré la souffrance : il m'assurait qu'elle était normale et j'assumais cette douleur morale comme un cap nécessaire à passer. Pendant ce temps, ma consommation d'alcool augmentait mais il m'assurait que ... je ne buvais pas beaucoup.

Bref, aujourd'hui, je me hais et j'estime avoir été ouvertement stupide car j'étais venue pour en finir avec l'alcool, or, j'en buvais davantage. J'étais venue pour retrouver plus de vitalité, de créativité, d'assurance en moi et je m'écroulais plutôt dans l'épuisement, la douleur morale, l'inaction et la dévalorisation de ma personne. Je n'étais plus qu'une souffrance mais pour lui, je "vivais" désormais! A quel point ai-je pu me laisser ainsi manipuler? Aujourd'hui, je suis désespérée, ne me reconnaissant pas dans cette confiance et naïveté.

Le personnage de "la mère" était dans ses théories une obsession que je qualifierais de malade. Je lui en fis part plusieurs fois. Ce visage de la mère devint même pour moi une fixation morbide dont je souffrais durant ces trois ans d'analyse. A l'époque, il disait m'aider à retrouver ma mémoire, mais aujourd'hui, défaits de cette analyse, je constate que cette mémoire était en partie sa perception à lui, qu'il travaillait dans son sens. J'étais en quelque sorte la matière dont il avait besoin pour alimenter et asseoir ses théories sur la mère, celle d'où viennent tous les maux psychiques. Pour lui, ma N.D.E négative m'avait ramenée au berceau, avec tous les traumatismes de l'absence, de manque de soins à un nourrisson et de l'abandon ... J'ai pu éprouver maintes fois son dégoût pratiquement émotif vis-à-vis de cette pauvre figure maternelle, c'est-à-dire ma mère. S'il m'arrivait de raconter de bons souvenirs la concernant, il les écrasait, disant que cette mère n'était qu'un ensemble de paradoxes. Ce qui était grave pour lui. J'avais eu pourtant de plus gros problèmes avec le personnage du père, mais il en faisait peu cas. Il lui arrivait de me dire simplement que ce père

m'avait trahie et ne m'avait pas protégée de cette mère de haine et d'insécurité.

« Il travailla à supprimer ma mère »

Pourtant aujourd'hui, je pourrais suggérer une autre interprétation, mon mal-être étant peut-être et plutôt, un continuuel reproche contre une "mère-victime", une femme abusée et qui ne m'avait pas protégée d'un père violent et dévalorisant. Mais je me laissais ainsi couler dans une "mémoire-mensonge" qu'il travaillait pour mieux confirmer ses théories ... Toute ma vie devint saturée de sens, de son sens à lui. Aujourd'hui, ma conclusion est que je fus un "cobaye" pour pouvoir affirmer ses théories et les écrire dans un livre. J'avais affaire à un mégalo, de surcroît paranoïaque, et je ne m'en rendais pas compte.

Afin de pratiquer cet état de régression totale et mieux s'approprier mon âme pour sans doute devenir lui-même ma mère, selon ses théories inspirées du chamanisme ... Je suppose aussi, la vraie, l'« assez bonne mère » qu'il idéalisait et que je n'avais jamais eue, ou bien à la fois, le personnage du père qui ne m'avait pas protégée de la pollution maternelle, de sa haine et de son insécurité.

J'entends encore ses mots qui continuent de me faire mal: « Ne contactez plus votre mère, ne lui adressez plus la parole, ne répondez pas au téléphone, n'allez plus la voir Vous allez voir, elle va se déstabiliser psychologiquement».

Malheureusement pour moi et ma mère, je suivis ses conseils. Il me manipulait pour que je m'en remette à lui seul : il lui fallait écarter "la mère" afin de mieux me travailler. Peut-être faire ce que mon père n'avait jamais réussi à faire, selon lui. C'était délirant, cauchemardesque. Aujourd'hui ma prise de conscience me refait revivre ce cauchemar.

De plus en plus, l'épuisement et l'inaction m'enveloppaient. Lorsque je lui disais avec inquiétude ne plus pouvoir créer, il me répondait que ma création était désormais ici, dans cette analyse. L'art n'était pas thérapeutique, telle était sa position.

A tout cela s'ajoutait la souffrance grandissante, la peur, la peur de tout et parmi ces multiples peurs, je me mis à craindre les femmes, et davantage lorsqu'elles étaient "mères". Je me mis à avoir de plus en plus peur de ma propre mère et lorsque je lui en fis part, il me disait que cela était "normal", que j'avais vécu autrefois cette peur, qu'il me fallait la revivre. Bref, je repassais selon lui, des états régressifs douloureux mais ici dans un processus thérapeutique et nécessaire. Il fallait revivre les traumatismes. Et cette analyse me fut comme une opération chirurgicale sans anesthésie ou bien plutôt une torture mentale à laquelle je contribuais. Aussi et pour apaiser les dégâts des traumatismes revécus, il me permettait de lui téléphoner, de lui envoyer des e-mails. Mais pour moi, la souffrance était trop grande car mes terreurs surgissaient surtout la nuit et il n'y avait personne : il fallait que je comprenne qu'il dormait. Si bien que cette analyse confirma mon état d'abandon revécu comme autrefois dans l'absence.

« Une terreur ne se raisonne pas »

Une terreur ne se raisonne pas et j'étais démunie durant ces longues nuits d'agonie. Seul l'alcool restait mon seul refuge, toujours présent. La dépendance me fut cruelle. Je me pose encore cette question: Mais qui fut "la mauvaise mère"? Ce soi-disant "monstre maternel" de mon enfance ou cet "analyste-bourreau"?

Au bout d'un an et demi d'analyse, il y eut la mort de mon chat, une chatte aimée Pam, qui fut suivie quelques mois plus tard d'une tentative de suicide de ma mère. Elle était enfin psychologiquement «déstabilisée» comme il l'avait d'ailleurs espéré. Mais, à l'époque, je n'avais pas perçu cette tragédie et aujourd'hui m'est horrible. Cette tentative de suicide me fut cruelle et m'impressionne encore car je m'en sens responsable. Ma mère avait toujours été une personne fragile et depuis la mort de mon père, puis l'abandon de ma sœur, j'étais son seul pilier dans la vie. On peut aisément comprendre que seule, et rejetée par moi dans l'indifférence, elle ait pu penser à ce geste désespéré.

Lorsque l'hôpital me demanda de lui trouver un centre de retraite, j'étais démunie et mon analyste intervint de nouveau en me conseillant de laisser l'hôpital la placer. Ce que je ne fis pas. Alors que j'avais ses deux chattes à garder, il intervint encore et me conseilla de les placer. Il s'agissait de deux chattes et il me rétorqua qu'elles me rappelaient ma mère. Ce qui était vrai en partie. Si j'avais écouté ses conseils, je me sentirais aujourd'hui malheureuse d'avoir abandonné ces deux animaux, comme ma mère.

Je n'ai pas suivi ses conseils. Aujourd'hui, ces deux chattes partagent ma vie et j'en suis heureuse car j'aime beaucoup les animaux. J'ai placé ma mère dans une bonne maison de retraite et je vais la voir régulièrement. J'ai reconstruit les liens.

Suite à sa tentative de suicide, ma mère est restée physiquement handicapée Il m'est aujourd'hui très douloureux de la voir dans cet état. Je me sens coupable d'avoir écouté cet analyste.

Je suis encore effrayée par mon attitude vis-à-vis de ma mère, par mon indifférence, voire ma violence lorsqu'elle me téléphonait. Lorsque je regarde cette analyse de loin, je suis horrifiée, horrifiée par moi, horrifiée de l'avoir ainsi écouté...

Que m'a-t-il pris de me laisser ainsi « envoûter »? - Que s'est-il passé?

Cet analyste pratiquait l'approche corporelle. Je partageais son opinion sur la distanciation dans notre société et notre mode d'éducation. Je garde malgré tout un bon souvenir de cette approche physique bien qu'elle me déstabilisât souvent.

« Je me sentais comme une écorchée vive... »

Aujourd'hui et avec le temps, je ressens cette société hypocrite et puritaine de ne voir que du sexe à travers nos échanges tactiles. De mon enfance, je n'avais connu que la distance et l'éloignement et ces techniques d'approche ou de présence physique me perturbaient au début. Cette méthode m'apportait cependant une stabilité, voire une sécurité temporaire, mais une fois dehors, j'avais la terrible impression d'être dépourvue de protection physique. Lorsque je sortais des séances, je me sentais sans peau, comme une écorchée vive et je ne savais comment cacher mon visage dans le métro. Il me fallait alors me réfugier dans un bar, être à l'abri des regards quelque temps. Je buvais de l'alcool pour apaiser mes angoisses, mais parfois, ces séances me rendaient heureuse et je croyais accéder à la guérison, à un mieux-être : je me sentais alors en harmonie avec ce monde. Aujourd'hui, je m'aperçois que les résultats de cette approche physique ont créé le contraire car j'appréhende désormais toute approche physique et j'ai peur que l'on me touche.

Au bout d'un an, je pris la décision d'arrêter l'analyse et je fus alors comme libérée, euphorique. Mais après quelques jours, les phénomènes cruels de dépendance se manifestèrent. Mes nuits furent alors agitées avec des sensations de chute brutale. La situation devenait de plus en plus pénible lorsqu'un jour je reçus un long courrier de l'analyste. C'était une lettre chaleureuse, pleine de tolérance qui me proposait de reprendre les séances. Je reçus ce courrier comme une bouée de sauvetage dans ma noyade et je lui téléphonais, heureuse d'entendre sa voix, de reprendre les séances.

« Il poussait la « régression » jusqu'à ses limites ultimes »

Je m'excusais pour mon geste et mon emportement. J'étais rassurée, sécurisée qu'il ait pu penser ainsi à moi et se soit enquis de mes nouvelles. L'enfance abandonnée se réveillait en moi et la personne aimante se concrétisait en lui : il était le parent, la mère, le père que je n'avais jamais eus. Il poussait la « régression » jusqu'à ses limites ultimes, la perfection «vraie ». J'étais comme son enfant, son bébé ... Un jour, il m'amena à me blottir contre lui et m'offrit un biberon de jus de fruits sucré. C'était désagréable pour moi car je déteste les boissons sucrées. Mais je voulais lui faire plaisir. Il y eut d'autres manifestations physiques et dont le souvenir me déstabilise. Aujourd'hui, je m'exaspère d'avoir accepté d'être son "cobaye". Au cours de ces séances de régression intensive, j'entends encore ces mots de sa bouche : «Bientôt vous ne pourrez plus marcher » ... Des mots qui me terrifièrent.

Aussi, au bout de trois ans d'analyse, j'étais handicapée d'un genou et je le suis encore. Je n'ai actuellement plus de force dans les jambes et cet état physique m'inquiète. Je pense qu'il avait un idéal de purification : il voulait me faire renaître et faire de moi la personne qu'il désirait que je sois, sans tenir compte de mes désirs et aspirations. Il travaillait à me RE/commencer, à m'offrir une autre terre, mais sans respecter ma nature et mes origines. Pour moi et aujourd'hui, j'estime avoir eu affaire à "un fou", un fou dangereux et qui se permet de soigner des gens. Plutôt qu'un thérapeute, je vois en lui, un idéaliste fanatique et mégalomane. Un purificateur agissant sous la lumière du "New-Age", pour une nouvelle humanité inspirée des civilisations chamaniques et orientales.

Il me reprochait de ne pas savoir vivre mes émotions durant les séances. J'étais confuse, culpabilisée de ne pas pouvoir. Mes émotions négatives éclataient plutôt en présence de mon ami, qui ne savait que faire et se mettait parfois

en colère. Il se sentait impuissant et exaspéré. Notre couple souffrit beaucoup de cette analyse démente. Lorsque je racontais ces déboires, l'analyste reprochait à mon ami de ne pas savoir « m'accueillir » dans mes émotions. Il me disait qu'il était un frein à ma thérapie. Il m'arrivait alors de colérer contre mon ami qui devenait selon cet analyste "un frein à ma vie".

Un jour, l'analyste me suggéra que mon ami était manipulateur et sadique, et que j'avais comme reproduit dans mon couple les traumatismes vécus durant mon enfance. J'étais horrifiée. Je chutais davantage dans l'abîme d'une vie brisée, d'un couple raté. Je me rendis compte qu'il s'attaquait à mon entourage proche. Après ma mère neutralisée, je sentis mon ami en danger. Des querelles surgissaient dans notre couple chaque week-end.

Cette analyse dura pleinement trois ans, avec des séances de trois heures, parfois plus. Ces deux jours par semaine devinrent comme les seuls jours dans ma vie, tant cet analyste m'envoûtait et travaillait la dépendance. Je me sentais si dépendante de lui et tellement redevable qu'il m'arrivait souvent de lui apporter une fois par semaine des cadeaux. Parfois des confiseries, ou bien une œuvre d'art. C'était pour moi une façon de mieux le payer, de contribuer à cette écoute généreuse.

Un jour, je lui racontai un souvenir d'adolescence douloureux, enfoui dans les replis de ma mémoire et il s'agissait d'un homme qui m'avait violée. A ce récit, sa réponse fut confuse et inadéquate : "Cet homme, comme votre père, eurent une mère qui les perturba" Je fus si troublée par ces souvenirs revenus que je le quittai sans payer.

Gênée, le soir, je l'appelai chez lui et son accueil fut hostile. D'un ton froid, il me répondit de le payer la prochaine fois et il raccrocha. J'en fus blessée. La nuit fut horrible et le lendemain matin, je tentai le joindre. Il fut aussi bref et coupant. J'étais paniquée. Je désirais "banaliser" ce souvenir, me débarrasser de cette sensation de honte et je n'y arrivais pas. J'en vins à téléphoner à SOS-viol et j'expliquai ce qui m'arrivait à une "écoutante". Cette personne m'assura que ma panique était normale que le temps n'avait pas cautérisé cette douleur. Elle me demanda comment le thérapeute avait réagi et je lui répétai ces mots: « Cet homme comme votre père eurent une mère qui les perturba ». Je pris conscience du malaise qu'avait suscité en moi cette réponse absurde Comment accepter cette théorie que tous les violeurs seraient des criminels à cause de leur mère qui les « perturba » durant leur enfance? ...

« Je ne supportais pas qu'on le critique »

La personne de SOS-viol me dit alors qu'il fallait arrêter ce genre d'analyse, que ce thérapeute ne m'écoutait pas, qu'il n'était pas apte à m'aider. J'ai encore honte de moi, mais je ne supportais même pas qu'on le critique. Elle me proposa une écoute dans leur centre et je refusai car pour moi, il ne pouvait y avoir meilleure écoute au monde que celle de ce thérapeute. D'ailleurs, ce dernier ne cessait pas de me dire que lui seul m'écoutait et que les autres ne m'avaient pas écoutée!!! Il me défiait même de trouver une personne capable d'une aussi grande écoute que lui ... Je retournai donc chez cet analyste. A nouveau, son attitude tolérante et paisible devant ma colère me rassura. J'étais déstabilisée et à la fois comblée d'être ainsi acceptée dans mes colères et émotions.

L'année 2003 fut l'année décisive. J'avais alors passé des vacances horribles entre la souffrance physique et la souffrance morale. Les photos offraient de moi une personne épuisée et sans vitalité. Un « zombie » pour le coup. Je fus effrayée.

A la rentrée de septembre, je décidai de consulter un sophrologue de mon quartier, de n'aller qu'une fois par semaine chez cet analyste, et d'écourter les séances afin d'en finir avec cette dépendance infernale.

Ce sophrologue était aussi ostéopathe. Il me dit que ma souffrance physique était liée à un profond épuisement psychologique. Il fut direct et me conseilla d'en finir avec cette analyse destructrice. L'analyste, lui, ne faisait aucun commentaire sur le sophrologue et se disait content de moi, de mon choix. Un jour, je lui apportai des documents sur les activités du sophrologue, lui aussi intéressé par les méthodes chamaniques. En jetant un œil sur les documents, il me conseilla alors de faire attention. Ce sophrologue selon lui, pouvant pratiquer certains exercices de transe sur moi. Avec subtilité, il m'amena à me méfier de lui. Je finis par annuler tous mes rendez-vous chez le sophrologue. Ce dernier en fut désolé et la page fut tournée. Une fois de plus, je m'enfonçais davantage dans l'analyse.

Au printemps, mon état était désastreux. J'étais épuisée. Je prenais conscience des dégâts de cette analyse sur ma santé physique et morale, et je repris rendez-vous chez le sophrologue. J'avais honte de moi, honte de me représenter ainsi chez lui, mais je fus bien accueillie. Il avait compris et ne me dissimula pas son émotion de me voir enfin libérée. Dans le même temps, je demandai à l'analyste d'en finir et de rendre mon art. Il me demanda d'achever l'analyse par

quatre séances terminales. La première me laissa comprendre le but de ces quatre séances finales et qui désiraient me mettre en tort. Moi seule étais l'erreur. Selon lui, j'avais considéré cette analyse comme un "défi". Lorsque je lui parlais du personnage du père, il me dit qu'on n'y pouvait rien, car ce dernier était mort. Je refusai la continuation de ces quatre séances et, avec colère, j'exigeai qu'il me rende mon art et qu'il ne méritait plus de regarder et d'avoir chez lui.

Il me rendit mes œuvres tout en me disant que ce n'était pas une rupture avec lui. Je pense qu'il était à ce point fanatique qu'il était incapable de comprendre les dégâts de son analyse sur moi. Ce fut mon ami qui vint récupérer mon travail. Je ne pouvais plus supporter ce quartier, ni son odeur, ni la ligne de métro qui y conduisait. L'analyste avait désiré que je considère ces lieux comme un "chez moi". Il n'y eut jamais de "chez moi" et ces lieux devinrent des lieux de cauchemars, de terreurs et de souffrances revécues. Des souffrances dont je doute même avoir vécues.

Je pense avoir subi "la transmission", avoir capté l'hystérie de ce pauvre fanatique.

Non, je n'ai pas acquis ma mémoire ici, sinon la haine et la douleur ... La "non-vie", "le non-agir" ... dont la perte de créativité à travers mon art et qui j'espère, ne sera que temporaire. Ce sophrologue avait bien raison en me disant que j'avais été "envoûtée" et que j'avais eu affaire à "un purificateur".

J'ai aujourd'hui pris conscience de mon passé écrasant, cette conscience lucide et qui fait mal. Mais si j'admets que mon enfance a été douloureuse, la revivre me fut trop cruel. Je dirais même qu'elle fut excessivement enlaidie par l'analyse et je doute qu'elle fut si négative. Il me poussait à exorciser les moments les plus douloureux, ceux enfouis dans les coins les plus sombres, et lorsque je lui demandais le sens de tout ce déballage des horreurs, il me répondait que c'était "vital" et que toute analyse était ainsi, qu'elle était un lieu où l'on parlait de ce qui problématisait. Cependant, je me souvenais avoir vécu des moments heureux et lorsque ces moments heureux concernaient ma mère, il les balayait, disant qu'elle était une personne pleine de "paradoxes".

Je prends conscience que cette analyse m'a vraiment malmenée : j'étais une personne sensible et désormais, cette sensibilité est aujourd'hui devenue un "mal vivre" douloureux et épuisant. La peur et l'insécurité gouvernent désormais ma vie.

« Cette analyse fut une fuite devant la vie. »

J'imagine que si, à cette époque, on m'avait proposé un projet dans le domaine artistique, ma passion aurait peut-être retrouvé sa vitalité et ainsi j'aurais pu contourner les problèmes de ma vie. Je me suis "gaspillée" dans cette analyse. Elle fut une fuite devant la vie. Non, il n'y avait rien de "créateur" ici. Aujourd'hui que "la machine régressive" a été ébranlée, je me retrouve seule face à des flashes de vécus et des traumatismes douloureux. J'éprouve de continuelles crises de terreur où l'alcool me reste le seul appui. Ma mère ne méritait pas tant de rejet et sans doute, étais-je plutôt allée faire une analyse pour mieux retrouver l'harmonie brisée avec elle.

Je ne crois plus en l'analyse, en aucune analyse qu'elle soit officielle ou non, diplômée ou pas diplômée ... et guère plus aux neuroleptiques, et autres médicaments de cette famille. En quelques mots, je ne peux plus supporter que l'on me "touche" et j'ai à réparer les dégâts d'une analyse sectaire et abusive.

Ce 17 février 2005, ma mère est morte brutalement d'une embolie pulmonaire occasionnée par sa paralysie. L'enfer moral est davantage pénible à vivre et mon état de culpabilité douloureuse accompagnée de ce deuil, me font amèrement regretter ces trois ans de pleine confiance en un analyste mégalo et sectaire.

Lorsque je quittai cet analyste, j'avais pris comme décision de renouer les liens avec ma mère, voire lui dire la vérité, qu'on se parle ouvertement avant qu'elle quitte définitivement cette vie, et ce fut malheureusement un échec. Toutes deux nous fûmes séparées par cette tragédie. Si je pus brièvement en parler à ma mère, cette dernière eut des mots blessants du fait qu'elle avait été elle aussi une victime ... Son état paralysé m'était un cas de conscience et si je pus être gentille et généreuse, ce fut souvent par culpabilité. **Ce qui fut brisé le fut définitivement et la mort de ma mère mit un point final à mon espoir.**

Avec sa mort, des souvenirs plus subtils de mon enfance émergent et n'ont rien à voir avec l'horreur fantasmée de cette analyse et que je perçois comme ayant été "une inquisition" dans mon histoire. La mémoire soi-disant "retrouvée", n'était qu'une fausse mémoire exaspérée dans la suggestion et la régression. Aussi je me ressens comme "dépersonnalisée" et sans repères. Ma douleur morale se transforme parfois en crises de terreurs ou panique.

J'ai écrit une lettre ouverte à cette analyste avec remise en cause de sa pratique, reprenant des mots, des "fausses mémoires" dans son courrier, mais aussi, les théories délirantes de son livre d'ethno-psychanalyste fanatisant dans le spirituel irrationnel, voire l'obscurantisme le plus désastreux cautionné par le "new-age" ou "next-age ... qu'en sais-je?

J'espère que le temps pourra cautériser cette souffrance.

« Il travaillait à me dépeupler »

Mon ami souffrit aussi de cette analyse et en souffre encore. Au bout d'un an, il eut un entretien avec mon analyste et ses inquiétudes se calmèrent. Il tenta alors de tolérer mes crises émotionnelles occasionnées par l'analyse. Il m'encourageait d'ailleurs à continuer, convaincu qu'elle allait m'aider.

Parmi les multiples raisons qui m'amènèrent à arrêter, il y eut que l'analyste m'amena à douter de mon couple, à neutraliser mon ami. . Alors je pris conscience qu'il travaillait à me dépeupler. Au bout de trois années d'analyse, je me retrouvais seule avec mon ami et cet analyste commençait à travailler la méfiance et les soupçons vis-à-vis de lui.

J'ai cette terrible impression d'avoir subi une torture mentale à laquelle j'ai contribué, mon ami avec, et ... que j'ai financièrement payée. J'ai été "suggestionnée" dans ma mémoire car désormais que ma mère est décédée, je revis des souvenirs subtils et qui n'ont rien à voir avec ce que me suggérait cet homme. Aussi je n'ai pas récupéré ma mémoire, ni mon identité, et j'ai été bafouée et abusée. J'ai perdu récemment ma mère et qui fut la première victime de cette analyse.

J'espère que mon témoignage pourra éviter à d'autres de connaître de telles tragédies.

(1) Les titres et sous-titres sont de Psychothérapie Vigilance, en accord avec l'auteur.